

_____ Titres _____

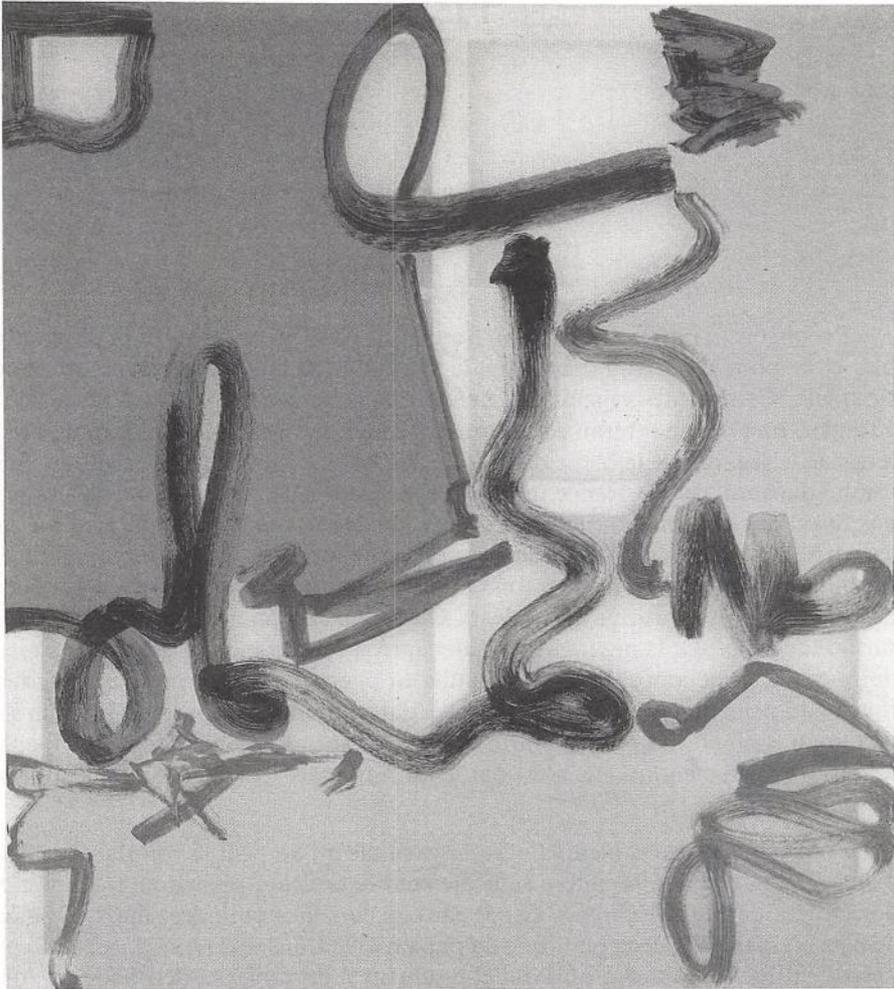
TABLEAU SANS FOND

« Prophètes » (1993), de Christian Bonnefoi, n'est pas un tableau photographiable, et ce pour d'autres raisons que la simple infidélité chromatique ou dimensionnelle. Ce sont des raisons qui tiennent au « fond » ou plutôt à l'absence de « fond ». En effet ce tableau comporte des zones non peintes qui pourtant n'arrêtent pas le regard par le blanc de la toile. Là où la peinture fait défaut, le regard tombe dans une transparence imparfaite. C'est que le « fond » du tableau n'est pas fait d'une toile mais seulement d'un voile de tarlatane qui apparaît à nu dans les parties non peintes. Même dans les parties peintes, ce voile de tarlatane encollé se comporte autrement qu'un « fond », car il est poreux et traversé par la couleur qui vient parfois du revers du tableau. C'est donc un plan de couleur et non une surface de dépôt. Or la photographie, aussi précise soit-elle, est impuissante à reproduire cela : la métamorphose du « fond » en plan, et surtout cette visibilité hétérogène du peint et du non peint composés dans un unique espace. C'est pourquoi Christian Bonnefoi, à tout prendre, préfère la reproduction en noir et blanc, qui manifeste clairement qu'elle n'est pas le tableau mais seulement sa trace mnémotechnique.

La reproduction en couleurs (telle par exemple qu'on peut la voir dans le n° 189 d'*Art Press* - mars 1994) altère radicalement le tableau. Sans doute donne-t-elle des indices de la transparence par le moyen de zones ombrées, mais elle-même ne peut s'émanciper de la platitude du papier. Elle transmue en surface homogène l'espace piégé du tableau, où l'œil était amené à *éprouver* la dérobaude du fond. Elle oublie donc l'expérience du tableau et métamorphose ce dernier en image. Rien de plus important, pour la peinture, que d'observer *en quoi* elle n'est pas reproductible photographiquement. Non pas pour humilier la photographie, qui a ses propres possibles à explorer, mais pour faire de nouvelles distinctions dans le « voir ».

*

Christian Bonnefoi veut faire penser les tableaux. Comprenons qu'il veut en faire des dispositifs propres à opérer de nouvelles analyses et de nouvelles synthèses. Synthèse : la couleur n'est pas posée sur une surface, elle la constitue. L'à-plat y gagne une compacité autre, une autre façon de s'étendre et de limiter ses contours. A-plat sur presque rien si ce n'est sur soi-même. Ses bords lui appartiennent. Matière *est* surface. Analyse : le non-peint n'est pas le blanc, n'est pas une surface offerte à un recouvrement et déjà constituée avant lui.



Christian Bonnefoi, *Prophètes* (180 x 160), 1993.
Galerie Regards. Photographie de Patrick Muller.

Christian Bonnefoi a donc découvert un élément du tableau. Qu'est-il exactement ? Pas le vide en tout cas : le plan du tableau n'est pas troué, ni déchiré, il est transformé par allègement de toile en voile. Et cet allègement est décisif parce qu'il isole la trame de la toile. Nous comprenons rétrospectivement que ce qui, jusque-là, constituait le « fond » des tableaux était tout à la fois couleur (le blanc), matière (l'opacité du « fond ») et trame (la texture tendue sur une armature). Reste donc la trame qui est quelque chose de poreux et de translucide, parfois légèrement glacé par l'encollement.

Ce plan n'est plus le support d'une illusion. La trame en effet laisse voir en transparence l'armature du tableau, c'est-à-dire cette croisée de bois sur laquelle la tarlatane est tendue (et que l'opacité de la toile ordinairement dissimule). Voici donc apparente la machine du tableau : ce dispositif tensionnel élémentaire constitué de cela même qui le voile.

Christian Bonnefoi a touché au « fond ». Antérieurement, il lui était arrivé de le subvertir par des opérations complexes de division, de décolllement et de report. Ici il dégage plutôt du « fond » un plan de résistance. Le « fond » n'est plus une butée. Bien que visible, il est traversable par le regard. Par là, il déçoit en nous un certain goût du borné. Il va falloir repenser un « fond » qui n'est plus un terme pour la vision. Cela ébranle quelque chose dans la langue et dans la pensée. Toucher au « fond », c'est toucher à nos repères sémantiques. Toute une métaphoricité du « fond », qui nous servait à penser, va devoir se refigurer autrement. Avec Christian Bonnefoi, le « fond » pourrait devenir cette tension minimale autorisant un déploiement d'éléments.

*

Il reste à parler de la gaieté du tableau, qui n'est pas seulement chromatique. Le tableau se compose d'à-plats gris et verts, et de larges lignes de brossages qui jouent avec ces couleurs franches mais aussi d'autres. Ces lignes de brossage parfois enclosent la couleur ou les zones de tarlatane non peintes, et parfois s'émancipent de toute bordure et donnent l'impression de vivre leur vie à l'état libre. Or, chaque fois que le tableau pousse l'analyse, il libère la gaieté des éléments, un peu comme pour des composants atomiques rendus à une simplicité neuve par un événement expérimental. Ainsi pour la couleur qui, de dépôt passif qu'elle était, recouvrement, devient dynamique d'extension. Rendue à une pureté de ses possibles et par là plus vive. La gaieté chromatique rejoint ici une gaieté élémentaire.

*

Étrange est la façon dont se « compose » le tableau. Car ses éléments déposés (au sens du démontage) et disjoints néanmoins coexistent et même jouent de leurs rapports sans jamais donner l'impression d'être *recueillis* par un « fond ». Le voile de tarlatane est là pour le décolllement des éléments, leur autonomisation : à-plats, brossages, trame entrent dans une composition non synthétique, si l'on peut dire. Le peint et le non peint se nouent, se bouclent, se frangent, s'approchent, s'ignorent dans quelque chose qui s'appelle encore « tableau » mais qui déroutent profondément le regard. Et la parole. Car, pour le dire exactement, il faudrait une autre syntaxe. Mais cette résistance au langage nous ramène justement au cœur du tableau.

Laurent Jenny